

Quoi qu'il en soit, tout avait marché vite. L'insurrection de Vindex avait eu lieu au mois de mars. Galba avait été proclamé en Espagne, le 3 avril ; à Rome, vers le 19 juin. Il avait pu y arriver en septembre. Vitellius avait été proclamé en Germanie, le 3 janvier ; Pison avait été adopté le 10 ; Galba fut tué et Othon devint empereur le 15. La révolution romaine se hâtait ainsi de prendre les devants sur la révolution germanique, sauf à compter plus tard avec elle.

dans la sépulture de la famille, doivent être dans l'enceinte des jardins Panfli (Ampère).

## CHAPITRE IX

OTHON.

(69)

En effet, comme on vient de le voir, le premier acte de ce drame, la première lutte n'était point finie que la seconde était commencée, et il y eut quelques heures pendant lesquelles trois hommes portèrent en même temps la pourpre d'empereur : Galba au palais, Othon au camp du prétoire, Vitellius sur les bords du Rhin.

Entre ces deux derniers, la question allait maintenant se débattre ; pendant que Galba périssait, les soldats de Vitellius se préparaient à quitter ou peut-être avaient déjà quitté leurs campements, et marchaient, contre Galba ou contre Othon, peu leur importait. En face de ce danger, si Othon fut étourdi par son triomphe, il ne le fut pas même vingt-quatre heures. Sa première nuit au palais fut une nuit d'effroi. Othon n'avait pas le goût du sang, et celui qu'il venait de verser lui troublait l'âme. L'ombre de Galba le pour-

suivit au chevet impérial. Le matin, on le trouva tombé de son lit, suppliant que, par tous les sacrifices imaginables, on apaisât les mânes de Galba. Quand il voulut consulter les augures, un orage éclata et le renversa par terre. Ce pouvoir ne datait pas de vingt-quatre heures et déjà l'on présageait sa chute <sup>1</sup>.

Rome, elle aussi, avait ses angoisses et ses craintes : d'Othon ou de Vitellius, quel prince eût été pour elle plus désirable ? Il était difficile de le dire.

Il y avait entre eux beaucoup de traits de ressemblance. Othon avait été le courtisan, le compagnon de plaisirs, le camarade de Néron ; il avait gagné ses bonnes grâces par le crédit d'une vieille affranchie du palais dont il avait fait semblant d'être amoureux ; il avait été le complice du meurtre d'Agrippine, amusant la mère par de magnifiques soupers pendant que le fils préparait le parricide ; il avait épousé Poppée pour la livrer à Néron <sup>2</sup>. Vitellius, plus âgé, avait par suite courtisé plus d'empereurs ; enfant, il avait été souillé sous Tibère par les infamies de Caprée ; jeune, il avait été cocher avec Caligula ; homme fait, il avait séduit Claude en jouant aux dés avec lui ; plus tard, il

1. Xiphilin, LXIV.

2. Tac., *Hist.*, I, 13, 22 ; II, 30 ; *Annal.*, XIII, 45, 46. — Suet., *in Oth.*, I, 2, 3, 12. — Plut., *in Galb.* — Id., *in Oth.* — M. Salvius Otho, fils d'un consulaire, né le 28 avril 32 ; — questeur ; — gouverneur de Lusitanie, de 58 à 68 ; — empereur le 15 janvier 69 ; — Se tue à Brixellum, le 16 avril 69.

avait gagné Néron en lui demandant, comme ambassadeur du peuple romain, qu'il daignât faire entendre sa belle voix sur le théâtre. Tous deux étaient criblés de dettes : Othon disait que, meurtre pour meurtre, il aimait autant se laisser tuer les armes à la main par ses ennemis que le papier à la main par ses créanciers. Vitellius, partant pour aller commander en Germanie, avait été arrêté en route par un cortège de créanciers ; il s'en débarrassa en leur faisant peur ; encore laissait-il sa femme et ses enfants dans un grenier, et, pour payer ses frais de route, il avait vendu une boucle d'oreille de sa mère.

Seulement, chez le premier la corruption était plus élégante, chez l'autre plus brutale. Othon était un raffiné, qui ne se laissait pas un poil de barbe ; qui, pour s'adoucir la peau, se frottait le visage de lait et de mie de pain ; qui cachait son front chauve sous une perruque artistement travaillée. Vitellius était un effroyable glouton, auquel Galba avait confié, à cause de sa gourmandise même, le redoutable commandement d'une des armées de Germanie : « Il n'y a rien à craindre, s'imaginait Galba, d'un homme qui ne pense qu'à manger et à boire <sup>1</sup>. » Ils étaient donc, l'un comme l'autre, deux courtisans des mauvais princes, deux débauchés, deux endettés, deux vrais types de la Rome nouvelle.

Tels étaient les hommes ; mais les hommes même

1. Suet., *in Vit.*, 7.

et leur caractère importaient peu. Les prétoriens avaient pris Othon parce qu'Othon était là ; l'armée de Germanie avait proclamé Vitellius, parce que Vitellius était à sa tête et lui plaisait par une familiarité vulgaire ; tous deux avaient été choisis, parce qu'ils promettaient argent, licence, impunité. Othon disait aux prétoriens : « Je n'aurai à moi que ce que vous me laisserez. » Vitellius, trainé à la remorque par son armée, n'avait rien non plus à lui refuser. La guerre n'était pas entre eux ; elle était entre les prétoriens et les légionnaires, entre la garde et la troupe de ligne, entre les privilégiés de l'armée et la plèbe de l'armée.

Elle était aussi, jusqu'à un certain point, entre Rome et les provinces. Le mouvement des légions pour Galba avait été un mouvement provincial. Celui des légions pour Vitellius l'était aussi ; c'étaient seulement une autre province et d'autres influences. Tout ce qui avait aimé Néron, tout ce qui avait combattu Vindex, tout ce qui avait été châtié par Galba, se soulevait à son tour comme s'étaient soulevés peu auparavant les ennemis de Néron, les soldats de Vindex, les favoris de Galba ; la Gaule du Nord s'insurgeait après la Gaule du Midi. Il y avait là un sentiment de rivalité entre Gaulois, joint à un sentiment commun de jalousie contre Rome. Les Belges, par haine pour les Celtes ; Trèves et les populations semi-germaniques qui l'entouraient, par rivalité contre les Gaulois purs ;

Langres, par hostilité contre les Édues (Autun) et les Séquanes (Franche-Comté) ; Lyon, par rancune contre Vienne ; tous, par un secret désir de rabaisser l'Italie, de dominer Rome, d'avoir la prééminence dans l'empire, envoyaient des hommages à Vitellius, des gages d'amitié à ses soldats, des renforts de volontaires à son armée<sup>1</sup>.

Seulement, cette insurrection d'une province moins civilisée, moins romaine, plus voisine de la barbarie germanique, ne laissait pas que de ressembler à une invasion de barbares. Non-seulement les légions de Germanie, les légions de Bretagne et de Rhétie qui s'étaient jointes à elles, se composaient en bonne partie de Gaulois et de Bretons, Romains de droit plus que de fait ; mais les auxiliaires qu'elles recrutaient en grand nombre étaient des Thraces, des Bataves, des Germains, des barbares. Ces hommes marchaient à la conquête de l'Italie avec un désir évident de satisfaction personnelle, peut-être avec un sentiment de colère et de vengeance nationale. Gaulois et barbares se raillaient des soldats romains marchant sous les mêmes drapeaux ; ils entraient souvent en lutte avec eux. Les Bataves de Vitellius se vantaient d'avoir fait tomber Néron et de pouvoir faire tomber qui ils voudraient. Une armée si peu romaine n'était guère

1. Sur ces rivalités des peuples de la Gaule, etc., Tac., I, 8, 5, 51, 53, 54, 57, 62-65, 78 ; IV, 17.

retenue par les scrupules du patriotisme romain. Ils avaient de Rome sa tactique et ses armes ; peu leur importaient son salut et sa gloire. On peut donc le dire avec une certaine vérité, c'était une invasion de barbares qui épouvantait en ce moment l'Italie.

Et, comme dans les invasions des barbares, une confiance impatiente poussait ces hommes avides de combattre et de s'enrichir. Lorsque, dans les camps de Cologne et de Mayence, on parla à ces soldats, qui depuis des années gardaient obscurément les glaces du Rhin et les marais de la Hollande<sup>1</sup>, de traverser les riches plaines de la Gaule et de descendre en Italie, ils n'attendirent pas le signal, mais ils le donnèrent. Sans attendre ni le secours, ni même l'adhésion des légions de Bretagne, en plein hiver, malgré les remontrances de leur paresseux empereur, soixante-dix mille hommes se mirent en mouvement, laissant à leur arrière-garde Vitellius, occupé à consommer en festins l'empire qu'il n'avait pas encore. A leur départ, un aigle apparut planant au dessus d'eux, et, sans être effrayé par leurs acclamations, demeura quelque temps à leur tête, montrant à ces âmes émues et superstitieuses le chemin de Rome<sup>2</sup>.

1. Diù infructuosam et asperam militiam toleraverant ingenio cœli et severitate disciplinæ quam in pace inexorabilem discordiæ civium resolvunt. Tac., I, 51.

2. Tac., I, 61 et suiv.

Ce torrent d'hommes armés se partagea en deux courants. Sous les ordres de Fabius Valens, l'armée de la Germanie inférieure suit la Moselle, puis la Saône, pour entrer en Italie par les Alpes Cottiennes (mont Genève) ; ralliant les cités de la Gaule qui sont demeurées fidèles à la mémoire de Néron, rançonnant celles qui se sont soulevées avec Vindex. Mais, dans leurs jours d'ivresse et de colère, ces soldats sont redoutés même de leurs amis. A Metz, où ils ont été accueillis avec enthousiasme, une fausse alerte amène un massacre, et quatre mille hommes périssent, on ne sait trop pourquoi. Langres, qui les reçoit de même, est témoin de leurs sanglantes querelles ; Bataves et légionnaires tirent l'épée les uns contre les autres. Lyon, fidèle à la cause de Néron, les excite contre Vienne sa rivale, qui avait pris parti pour Vindex ; et il faut que Vienne se rachète en payant leur général, et en le mettant à même de leur distribuer trois cents sesterces par tête. Luc en Dauphiné (*Lucus Vocontiorum*), qui tarde à acquitter son tribut, est sur le point d'être incendié par ordre de leur chef. Fabius Valens, avide et débauché, fait racheter à prix d'argent, ou quelquefois à un prix plus honteux, le passage et le campement de ses soldats. La Gaule est frappée de terreur ; on ne pense qu'à apaiser ces hommes à force de s'humilier devant eux ; les magistrats des villes vont à leur rencontre ; les populations font la haie sur leur route ; femmes et enfants se prosternent sous

les pieds de cette armée indisciplinée que commande un général corrompu<sup>1</sup>.

L'autre courant de l'invasion, commandé par Allié-nus Cécina, suit une route plus courte, mais plus difficile. Il remonte la vallée du Rhin et traverse l'Helvétie. Le peuple helvétique, puissant autrefois, se rappela et son ancienne indépendance et sa dignité de Romain. Il voulut résister aux exactions de Cécina ; mais les montagnards de la Rhétie et de la Thrace, que celui-ci amenait avec lui, se trouvèrent de pair avec les montagnards du Jura. Ils les forcèrent jusque sur les cimes inhabitées et dans les épaisses forêts du Boezberg (*mons vocetius*). Des milliers d'hommes furent tués, des milliers vendus comme esclaves. La ville d'Avanches, capitale des Helvétiens, ne fut sauvée que par l'adresse d'un de ses sénateurs, éloquent et habile, qui, à force de jouer la peur, inspira la pitié. Ces barbares se mirent à pleurer et demandèrent à leur général le salut d'une ville dont ils venaient de demander la ruine<sup>2</sup>.

Les forces envahissantes touchèrent enfin l'Italie. Dès le mois de mars, lorsque les passages des Alpes étaient encore couverts de neige, par le mont Genève d'un côté, par le Saint-Bernard (*Alpes Pennines*) de l'autre, on vit déboucher dans les plaines du Pô, ces Gaulois, ces Rhètes, ces Bataves, ces Germains ; rap-

1. Tac., *Hist.*, I, 63-66.

2. La touchante épitaphe de Julia Alpinula, si admirée par lord Byron et d'autres voyageurs, est malheureusement apocryphe. Elle a été composée sur le texte de Tacite, I, 68.

pelant les Cimbres et les Teutons d'autrefois, mais des Teutons armés et disciplinés comme des Romains ; les mains rouges du sang des peuples, riches de leurs dépouilles, couverts d'armes brillantes, ayant de l'argent et de l'or jusque sur la selle de leurs chevaux ; opulents, mais non rassasiés. A l'avant-garde de cette armée, diverse de langues, de mœurs, de vêtements, d'armures, marchaient des Germains, avec leur taille colossale, leur visage effrayant, leur costume sauvage, sans cuirasse et sans casque ; s'exposant aux blessures comme s'ils eussent été invulnérables ; faisant entendre leurs chants barbares et faisant résonner leurs boucliers qu'ils frappaient les uns contre les autres au dessus de leur tête. Le général même qui commandait, ou plutôt qui conduisait la seconde division, Cécina, haut de taille, beau de visage, éloquent de parole, digne d'être un vrai capitaine romain, semblait préférer le rôle d'un chef barbare. Il avait rejeté la simplicité du costume romain, il portait les braies et l'habit rayé des Gaulois. Sa femme elle-même marchait à ses côtés, entourée de cavaliers d'élite, sur un cheval caparaçonné de pourpre et d'or. La toge des magistrats municipaux venait s'incliner devant cette pompe barbare. Ce soulèvement était si peu romain, que Vitellius, au lieu de prendre les noms consacrés de César et d'Auguste, n'avait voulu accepter que le seul surnom de Germanique<sup>1</sup>.

1. Tac., I, 62 ; II, 22, 38. — Suet., *in Vit.*, 8.

A cette insurrection provinciale, militaire, barbare, de l'Occident, à cette armée qui renfermait les auxiliaires les moins policés et les légionnaires les plus aguerris de l'empire, que pouvaient opposer Rome, l'Italie, l'Orient ?

Le seul moyen de salut eut été l'union de tous les intérêts menacés, sénat, chevaliers, peuple de Rome, peuple de l'Italie, peuple des provinces. Mais Othon pouvait-il être le centre de cette union ? Si Galba, l'homme sage, l'homme du sénat, avait gouverné par des supplices, Othon, le courtisan de Néron, n'allait-il pas à plus forte raison suivre la même voie ? Déjà les débris de la cour de Néron, parasites, bouffons, délateurs, se rapprochaient de lui. Déjà les images de Néron étaient relevées ; celles mêmes de Poppée l'étaient aussi par un ressouvenir conjugal bien généreux. Déjà un certain peuple criait sur le passage du prince : *Vive Othon Néron* ! Lui-même prit une ou deux fois ce nom redouté, populaire et impopulaire à la fois : et, en même temps, il se préparait à épouser Statilia Messalina, veuve de Néron<sup>1</sup>, afin que son second mariage, comme le premier, le rapprochât du prince tombé. Les uns devaient espérer, les autres devaient craindre de lui voir suivre les traces de Néron<sup>2</sup>.

1. Suet., *in Oth.*, 10.

2. Suet., *in Oth.*, 7. — Plut., *in Oth.*, 3. — Tac., I, 78.

Eh bien ! il n'en fut pas ainsi. Les craintes des uns comme les espérances des autres allaient être trompées : Othon, par impossible, eut de l'humanité et du bon sens. Le péril éclaire ; Othon comprit que ce n'était pas le temps d'imiter Néron et que, pour avoir le plus de soldats possible, il fallait faire le moins possible de proscrits. L'ami de Néron fut plus miséricordieux que Galba.

Dès le lendemain de sa victoire, il fait sortir de prison un général qui a été fidèle au prince tombé : « Tout ce que je te demande, Marius Celsus, lui dit-il, c'est d'être pour moi ce que tu as été pour Galba. » Il maintient la liste des magistrats que Galba a nommés, rend leurs biens aux proscrits de Néron, livre Tigellin à la fureur du peuple. Les délateurs demeurent dans le silence ; la loi de lèse-majesté se laisse oublier ; Tacite, toujours fâché, se plaint même que le discrédit où elle était rejaillissait sur de bonnes lois<sup>1</sup>. Après la mort d'Othon, le peuple dira en le pleurant que, s'il a renversé Galba, c'était non pour régner lui-même, mais pour rétablir l'ancienne république et le règne de la liberté<sup>2</sup>. Il était donc réservé au mari de Poppée, au camarade de débauches de Néron, de faire le premier divorce avec le bourreau ; de quitter le premier la po-

1. Cujus odio etiam bonæ leges peribant.

2. Ut in vulgo jactatum sit etiam, Galbam ab eo non tam dominandi quam reipublicæ ac libertatis restituendæ causâ interemptum. Suet., *in Othone*, *in fine*.

litique de Tibère ; de rentrer dans la politique humaine et tempérée, dont Auguste avait donné le modèle et que tous après lui avaient répudiée ; de comprendre le premier que, dans un empire où l'on avait tant prescrit, la clémence était la meilleure sauvegarde !

Grâce à cette politique, l'aventurier de la veille devenait sérieusement un Auguste. Le sénat bénissait cet ami de Néron. Rome et l'Italie espéraient en lui contre la barbarie vitellienne. Les provinces lointaines lui étaient rattachées par l'adhésion du sénat, dont le nom était puissant plus que son pouvoir n'était efficace<sup>1</sup>. Les légions du Danube s'ébranlaient pour venir au secours d'Othon. Vespasien lui faisait prêter serment par son armée. La défense était possible ; encore quelques semaines, et l'Italie pouvait être sauvée.

Mais ce qui manquait, c'était le temps. Vitellius était aux portes, tandis que Vespasien était au bout du monde. Les légions du Danube étaient en marche ; mais elles étaient loin encore. L'Italie s'armait ; mais elle était bien peu habituée à donner des soldats, et Rome ne put fournir qu'un petit nombre de recrues élégantes, occupées de montrer leurs beaux chevaux et leurs belles armes. La seule force debout, c'étaient les dix mille prétoriens ; et les prétoriens, fidèles, mais terribles amis, détestant les légions, détestant le sénat, jaloux de l'empereur qu'ils avaient fait et ne voulant pas qu'il fût l'empereur de personne

1. Grande monumentum. Tacite, I, 76.

autre qu'eux, étaient désolants par leur indiscipline.

Ainsi, un jour, ils rêvent que le sénat veut assassiner Othon. Ils se révoltent, luttent contre leurs officiers, en tuent quelques-uns, marchent sur le palais. Au palais, Othon, qui ne se doutait de rien, donnait un souper officiel à un certain nombre de grands personnages, sénateurs et sénatrices. L'alarme se répand dans la salle du festin : Othon se hâte de congédier ses convives. Chacun de s'enfuir ; les magistrats jettent leurs insignes ; les riches renvoient leur cortège d'esclaves ; sénateurs et sénatrices s'en vont par des rues détournées, à la faveur des ténèbres, chercher quelque client obscur dans le taudis duquel ils puissent s'abriter pour la nuit. Othon, demeuré seul, voit arriver les prétoriens, leur persuade à grand-peine qu'il est sain et sauf, ne les renvoie apaisés que moyennant un cadeau de cinq mille sesterces par tête<sup>1</sup> : et, le lendemain, leurs officiers viennent déposer à ses pieds le baudrier, signe du commandement, disant qu'il est impossible de commander de tels soldats.

Et à de tels symptômes venaient s'ajouter, comme de juste, des présages ; comme on pouvait s'y attendre, des souffrances. D'un côté, on racontait comment la statue de la Victoire, au Capitole, avait laissé tomber

1. *Quina millia nummorum* ; ou dans Plutarque, 1,250 drachmes, ce qui est la même chose (1,250 francs). — Voir Tacit., I, 85, 89.

les rênes de son char ! comment une figure gigantesque avait été vue sortant du temple de Junon ! comment un bœuf avait parlé ! D'un autre côté, des calamités trop réelles confirmaient ces prodiges. Le Tibre, débordé, avait renversé le pont Sublicius ; puis, arrêté par les décombres du pont, il avait reflué jusque dans les quartiers ordinairement préservés de toute inondation. Il avait balayé la foule dans les rues, noyé des hommes dans leurs boutiques, d'autres dans leur lit ; et, en se retirant, il avait laissé après lui la disette. Entre les eaux qui détruisaient les approvisionnements et les préparatifs de la guerre qui les absorbaient, les vivres étaient hors de prix. Le travail manquait. Le peuple souffrait les douleurs de la faim et celles de la terreur avant de souffrir celles de l'invasion.

Cependant Valens, bien que retardé par une diversion des othoniens <sup>2</sup>, arrivait en Italie avec une armée grossie en route par de nombreuses recrues. Cécina y avait déjà fait pénétrer son avant-garde. La défection d'un escadron de cavalerie avait livré à ce chef Ivree, Verceil, Novare, Milan. Ce n'était donc plus la ligne des Alpes qu'il s'agissait de défendre, mais celle du Pô ; et, derrière les quatre-vingt mille ou cent mille hommes que commandaient Valens et Cécina, Vitellius, avec une vingtaine de mille peut-être, arrivait à travers la

1. Tac., *Hist.*, I, 86, 89 ; II, 50. — Plut., *in Oth.*, II, p. 1078. — Suet., *in Oth.*, 8.

2. Tacite, II, 14.

Gaule, lentement et paresseusement, mais arrivait <sup>1</sup>.

Othon avait voulu arrêter cette marche par des négociations ; une correspondance, commencée dans un langage conciliant, entre Vitellius et lui, avait fini par des reproches et des injures. Othon avait essayé d'envoyer à Vitellius des espions, peut-être des assassins ; ils avaient été reconnus, tandis que les émissaires de Vitellius circulaient librement dans Rome. Il fallait décidément marcher à l'ennemi.

Pour repousser ces cent ou cent dix mille hommes de Vitellius, combien comptait-on de soldats ? Quatre légions arrivaient de Pannonie et de Dalmatie : leur avant-garde était déjà en Italie. Deux autres, venant de Mésie, suivaient un peu plus en arrière. Mais ces secours étaient encore éloignés. En ce moment, la légion maritime de Néron ; les prétoriens et la garnison de Rome, habitués du théâtre plus que des camps ; des gladiateurs érigés en soldats, des matelots transformés en fantassins : trente, au plus quarante mille hommes, étaient seuls à la disposition d'Othon <sup>2</sup>.

1. Cécina était parti avec 30,000 hommes, Valens avec 40,000 (Tac., I, 61) ; mais en chemin l'armée de Valens s'était accrue (*Id.*, I, 64 ; II, 17), et au moment de la jonction il avait presque le double de l'armée de Cécina (II, 30). Vitellius conduisait avec lui 8,000 hommes venus de Bretagne, et la plus grande partie de ce qui restait des légions de Germanie (II, 57).

2. Deux légions en Italie, levées par Néron (Tac., I, 87 ; II, 24, 43), 12,000 h. — 14 cohortes prétoriennes et urbaines, 14,000 h. — Avant-garde des armées de Dalmatie, 2,000 h. — Gladiateurs, 2,000. — Matelots et soldats des provinces diverses appelés anté-